manifeste



Zéphyr

THE STERILIZED HELLVEN
UNE SÉRIE DE MIXES “AMBIENT”

CE MANIFESTE INTRODUIT
UNE SÉRIE DE MIXES “AMBIENT”
POUVANT ACCOMPAGNER NOS RÉFLEXIONS
ET PEUT-ÊTRE PANSER NOS SOUFFRANCES.

Playlist des mixes par @z.e.p.h.y.r.i.e.l :
soundcloud.com
zephyriel.com
Projet Instagram : @sterilized_hellven :
instagram.com

D'après les études du Groupe d'expert Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC), en seulement cinq décennies, notre très chère et souffrante planète bleue a perdu quantitativement pas moins de deux tiers de sa faune et de sa flore, sans énoncer la disparition de la glace, l'assèchement des zones humides, la stérilisation des sols, l'hypoxie et l'acidification de zones océaniques ou encore les nombreuses pollutions chimiques contaminant les eaux, les sols et les airs. Plus angoissant encore, si l'on ne limite pas le réchauffement climatique à 1.5°, nous pouvons nous attendre tristement à l'augmentation de l'intensité et de la fréquence des catastrophes dites « naturelles ». Nous nous rapprochons ipso facto d'un monde encore plus incertain et impitoyable. Le très ignoré GIEC liste six menaces existentielles directes ou indirectes : l'agriculture intensive, la chasse, l'exploitation forestière, les pollutions, les espèces envahissantes et le changement climatique. Qui doit payer les externalités négatives des choix idéologiques faits par les plus puissants et qui nous ont mis dans une situation aussi désastreuse ? Est-ce aux pays en développement de subir le plus les conséquences ? Par ailleurs, le rapport Planète vivante 2022 de l'ONG WWF, mentionne que le nombre de catastrophes climatiques a triplé dans les trente dernières années, que chaque année, environ 20 millions de personnes par an, sont forcées de se déplacer. Le programme des Nations Unies pour l'Environnement estime quant à lui les coûts de l'adaptation au dérèglement climatique à environ 300 milliards d'euro d'ici 2030 pour les pays en développement. Le futur climatique est tellement imprévisible qu'il vaut mieux par précaution nous attendre à pire que ce qui est potentiellement prévu. Nous sommes depuis longtemps en urgence écologique, malgré l'immobilisme manifeste des plus "grands".

Concernant notre focalisation réflexive. Ne faudrait-il pas se concentrer avant tout sur les causes profondes de nos problèmes plutôt que sur les conséquences de celles-ci ? Ne faudrait-il pas commencer par la notion de prédation qui semble la plus globale à appréhender afin d'identifier limpidement les raisons de tous nos maux. En effet, comme le répète souvent Aurélien Barrau, même si on stoppait tout le CO2 émis par l'humanité, l'exploitation et la destruction délibérée du vivant ne cesserait guère. Il semblerait alors évident de travailler simultanément sur toutes les émanations négatives de la domination humaine. Il s'agirait donc de se sevrer des dogmes idéologiques néfastes, imposés et extrêmement colonisant que nous insufflent les classes dominantes. Parmi ces vecteurs d'asservissement consentis, on retrouve le travail, l'éducation classique, la précarité, les crédits à la consommation ou d'investissement, le mariage, les enfants, le droit, les religions, la propriété, l'industrie agroalimentaire, l'industrie pharmaceutique, le numérique, les drogues légales (formidable anesthésiant social), les lobbyings ou encore l'endogamie politico-médiatique droitiste conjuguée à la répression des forces de l'ordre établi. Vous obtenez ainsi une dystopie en devenir digne de Orwell ou Huxley. Sans parler des médias asociaux qui nous hypnotisent à des fins uniquement pécuniaires ou encore les spectacles de masse censés nous « divertir » ou plutôt faire diversion de l'essentiel.

Jean-Jacques Rousseau fustigeait déjà au XVIIIe siècle le théâtre comme le méprisable moyen permettant la flatterie, la séduction, ou encore l'agitation des passions. Sa conséquence funeste serait de « démoraliser » la civilité populaire. Il nous est vital de déconstruire les rapports de force existant de manière holistique. Qui a le pouvoir de faire bouger les lignes, les classes supérieures ou les classes défavorisées qu'on culpabilise tant et qu'on plonge délibérément dans l'impuissance financière, matérielle et culturelle ? Peut-être les deux ou peut-être avant tout le petit nombre d'individus très puissants et malfaisants animé par une vénalité et un ego sans limite, qui a orchestré un écocide et un sociocide en toute impunité, ainsi qu'en pleine conscience pour une partie. Cela ne vient évidemment pas laver totalement la conscience des dominés mais la structure sociale semble tout de même l'emporter sur leur libre-arbitre.

De plus, les ultra-riches et les plus grands possédants de ce monde inégalitaire ont tout de même, rappelons-le, savamment structuré la société autour de la monnaie, des croyances économiques ou religieuses, de la propriété privée, du travail forcé et gratuit, du calendrier, de la famille nucléaire, de l'éducation bourgeoise favorisant la reproduction sociale et non l'éducation émancipatrice, ou même encore des technologies de surveillance. Il semble désolant que les individus ne puissent pas aspirer à d'autres récits de vie que ceux qui leur sont imposés et qui leur promettent tant le bonheur. On vous dira que si vous êtes malheureux, c'est de votre faute. Faites donc du développement (im)personnel. C'est sans doute votre responsabilité totale et non celle des institutions, vous diront les dominants qui préfèrent se déculpabiliser en culpabilisant l'individu en détresse plutôt que d'améliorer les systèmes. Julia de Funès ou Samah karaki explicitent très bien le développement personnel comme une arme néolibérale accablante à l'échelle individuelle.

En outre, nous sommes déterminés davantage par l'acquis que par l'innée. Notre imaginaire est pétri dès l'enfance par l'institution culturelle conservatrice. Nous ne choisissons pas de naître et nous choisissons très peu la vie que nous souhaitons réellement vivre ou qui nous conviendrait le mieux. On peut difficilement choisir son chemin individuel comme collectif. Peut-on vraiment déterminer délibérément un projet de vie personnel et sociétal ? Cornelius Castoriadis évoque qu'il est en confrontation l'institution sociale contrainte et l'institution sociale choisie. L'institution apparaît inaccessible et intangible pour les sociétés hétéronomes les moins démocratiques. À contrario, les sociétés autonomes réellement démocratiques se remettent en question à tous les niveaux et tendent vers l'auto-gestion, vers l'auto-gouvernement, vers l'auto-institution horizontale. Toutefois, il conviendrait de trouver un point d'équilibre qui articulerait les projets individuels et collectifs. On peut imaginer les problématiques que pourrait induire un système où il y aurait uniquement une somme de projets individuels ou/et uniquement un projet collectif qui serait le fruit d'un petit nombre. De même, cette articulation devrait peut-être s'effectuer avec nuance pour chacun.e,

avec la répartition dans une vie, des aspirations à la fois personnelles et collectives.

Pourquoi pas un monde en co-construction perpétuelle, vraiment démocratique, vraiment horizontal, où chacun a le droit à une existence sensible, bien loin de l'aliénation provoquée par l'impossibilité de pouvoir sciemment choisir. En effet, il ne faudrait pas confondre la vie en soi et les systèmes sociétaux qui sont de simples expérimentations structurelles non consenties de la vie. Par ailleurs, revenons sur les plus grands possédants hideux, qui de génération en génération, ont construit la croyance chimérique d'une croissance illimitée dans une planète physiquement limitée. Ces constructions culturelles contraintes, terribles fondations imaginaires de nos prisons sans barreau, nous rappellent continuellement que les sociétés sont structurées à partir d'une addition de normes, de valeurs et de pratiques sociales acquises et non innées. Quand je tente par exemple de ne faire ici aucune faute afin de rester culturellement légitime, je me heurte justement à un cadre normatif déterminé par une « élite » française qui nous soumet au carcan de la langue académique française, permettant ainsi de hiérarchiser les humain.e.s en fonction de leur maîtrise de celle-ci et instituant alors de manière « légitime » et « méritocratique » la domination, avec le diplôme comme cravache. Un diplôme tant « mérité » par des « élites » toujours bien nées. Combien de transfuges de classe occupent les postes les plus « importants » du monde ? Que dire également de la morale bourgeoise emprisonnante qui est chaque jour répandue médiatiquement et scolairement.

Revenons aussi au capitalisme "(néo)libéral" morbide et plus largement à la prédation sur les humain.e.s et sur les écosystèmes. Cet axiome funeste, intériorisé dans les plus grandes écoles du néant par de multiples haut-bourgeois, dénués de sensibilité, a engendré des sociétés tristement inégalitaires, hiérarchisées, surveillées, réprimées, compétitives, atomisées, polluées, aliénées et avant tout déshumanisées. Des sociétés plus vicieuses que vertueuses. Bien souvent anthropocentrées et incapables de tendre vers l'« écosophie », au sens de Michel Maffesoli. Des sociétés incapables d'atteindre l'harmonie, en vivant hors-sol, en s'extrayant du vivant tout en l'exploitant à outrance et en le détruisant. En somme, on assiste paresseux à des sociétés en attente de leur propre révolution anthropologique afin de survivre à elles-mêmes. On retrouve la même logique prédatrice avec le courant du « naturalisme » qui nous a théoriquement et pratiquement extrait de ladite « nature ». Il a justifié l'exploitation et la destruction de celle-ci, au même titre que la justification de la hiérarchie entre les individus induisant l'exploitation et la destruction des êtres humains. D'un côté, la justification de la domination de la « nature », de l'autre la justification de la domination des êtres pensés comme « inférieurs socialement » et n'ayant quant à eux aucun mérite, alors qu'iels sont mal né.e.s. Peut-on sérieusement accepter cet existant ? Barbara Stiegler mentionne que nous sommes orientés malgré nous vers un « sens de l'histoire » ou autrement dit le « sens du progrès », qui est revendiqué par

la droite. Sauf qu'il semble pourtant être le sens bien déterminé par intérêt d'un petit nombre d'individus qui nous oblige à nous adapter sans consentement au sens de l'histoire (néo)libéral. Dans un monde aussi malade et mauvais, il semble bien légitime d'être inadapté. Se rebeller semble vital, s'affirmer et s'engager semble être une nécessité. Il y a peut-être pire que la mort, le fait de passer à côté de sa vie. Nous ne choisissons pas de naître mais nous devrions pouvoir choisir tout le reste.

La croissance est aux "(néo)libéraux" ce que les dieux sont aux religieux. Soit une croyance. Elle est certes effective pour les dirigeants qui récoltent les fruits du travail forcé mais elle est fictive pour la majorité des travailleurs lésés. Nous pouvons postuler aisément que lorsque nous ne pourrons plus vivre dignement sur terre (si on peut affirmer que c'est vraiment le cas pour touste présentement), les « (néo)libéraux » feront de moins en moins de profits (soit une frugalité subie pour enfin comprendre les pauvres). Ils pourront enfin utiliser leur capital pour passer plusieurs hivers au chaud ; les dévot.e.s pourront difficilement croire encore en leur.s dieu.x (que des hommes ou presque) ; puis les xénophobes auront enfin une bonne raison d'avoir peur. Malheureusement, durant tout ce temps long d'effondrement global du vivant, sans planification écologique ambitieuse ni égalisation des conditions sociales en parallèle, les humain.e.s et les non-humain.e.s vont souffrir terriblement. Qui souffrira en premier ? Ce ne seront sûrement pas les responsables de l'annihilation du vivant et de l'anomie sociale. En effet, ces derniers possèdent la plus grande capacité d'émancipation économique, sociale, culturelle et symbolique, comme nous l'apprend si bien Pierre Bourdieu.

Au vu de ce constat catastrophique, en l'occurrence, un système économique et social non viable. On peut facilement prédire que notre quotidien occidental est voué à muter profondément, notre confort avec, de gré ou de force. Tout ce que nous connaissons est à déconstruire et à reconstruire. De facto, nos vies mondialisées sont écologiquement et socialement insoutenables. Chaque jour est un supplice pour les écosystèmes et les humain.e.s exploités. D'une part, on peut prédire que la Terre va nous le faire payer par des phénomènes météorologiques qui s'apparentent à une forme de communication animiste. D'autre part, la rage sociale découlant de la souffrance quotidienne, va s'étendre jusqu'à atteindre une révolution postmoderne. De surcroît, le cadre physique de la Terre devrait être notre seule boussole idéologique. Anthropocène, capitalocène, plantationocène, chthulucène, plasticocène, pathocène ou encore cyberocène. Autant de termes effroyables mettant en lumière une ère humaine délétère qui aurait comme point de départ la révolution industrielle. Un point de bascule induisant un impact dévastateur sur le vivant et donc sur l'humanité elle-même, particulièrement sur la masse soumise des individus. Toutefois, nous sommes toustes dans le même bateau. Nous respirons, riches comme pauvres, le même air pollué. Somme toute, nous pouvons ressentir pour les plus sensibles et les plus conscient.e.s d'entre

nous, une solastalgie éprouvante. Il est vital de prendre urgemment un virage anthropologique afin de devenir véritablement humain.e, en symbiose et non dans une relation conflictuelle : culture vs nature, comme le développe si bien Philippe Descola. Il s'agirait de ne plus être au centre de l'univers. Mais, comment atteindre l'horizontalité ?

En attendant la profonde mutation sociétale. Il m'est venu l'idée de prendre la musique "ambient" pour objet d'étude. Elle pourrait être un catalyseur du changement. Rien de telle que la musique pour atteindre une forme de transcendance métaphysique. Afin de réfléchir profondément à la fin du monde dans lequel nous sommes plongés depuis plusieurs décennies, je vous propose d'écouter une série de mixes atmosphériques dont les pistes ont été sélectionnées sur Soundcloud principalement. Celle-ci a pour but de nous accompagner dans nos réflexions et d'anesthésier nos souffrances à minima. Elle nous invite également à la sentience, l'introspection, la créativité ou encore à l'ennui positif. Est-ce que le genre de musique « ambient » peut développer nos consciences dans ce siècle des ombres ? Pourrait-il nous orienter sur le chemin sensible menant au bien ? Pourrait-elle donner un sens positif à cet être collectif que l'on nomme la société ?

Les arts et ici la musique ont potentiellement un rôle à jouer dans nos existences où l'incertain et le morbide se côtoient perpétuellement. Les humain.e.s font la guerre aux humain.e.s. Les humain.e.s font la guerre à la « nature ». En réponse, la « nature » fait la guerre aux humain.e.s. La musique pourrait-elle être la panacée à cela, au même titre que tous les autres arts ? Permettrait-elle de fédérer et de stimuler notre sensibilité auditive et créerait-elle ainsi un cheminement dialectique entre les ondes, nos oreilles, nos émotions et in fine notre réflexivité ? De la stimulation physique à l'élaboration métaphysique. Toutefois, comment l'opération peut-elle se mettre positivement en mouvement si ce sens est endommagé par notre environnement, c'est-à-dire tous les bruits subis du quotidien ou même la musique des industries culturelles de masse. Est-il encore possible de jouir d'un sens abîmé ? C'est pourquoi, je vous propose d'écouter profondément cette musique d'ambiance, à l'abri des vacarmes incessants du monde, tout du moins, si vous avez encore ce luxe. Pourrait-elle nous faire retrouver l'ouïe ? Dans un autre manifeste, il serait de bon ton de développer comment le système capitaliste a altéré les sens des humains et plus largement de toutes les espèces vivantes. Il est déprimant de penser que le système nous désensibilise en permanence et nous transforme en des individus dénués de perception sensorielle et in fine critique. De la destruction de nos sens et de nos émotions à l'impossible interprétation subjective du monde et de notre position dans celui-ci. Nous grandissons et évoluons bien souvent déspatialisés sensoriellement et socialement. Est-ce cette destruction des émotions et des esprits qui nous rend capables en seulement deux siècles d'anéantir la planète ? Une rapidité déconcertante si on se réfère aux temps géologiques des cinq précédentes extinctions de masse. Sommes-nous totalement habitués au pire ? Tellement que nous ne le voyons pas ni ne

le ressentons. Nous nous inscrivons peut-être dans “la banalité du mal” que décrit Hannah Arendt. La hiérarchisation du monde déresponsabiliserait les actes mauvais de chacun.e grâce aux ordres donnés. Partout, nous pouvons assister de manière effarée à l’élaboration de la bonne conscience et du déni.

Force est de constater qu’un nombre de facteurs simultanés, a alimenté chez les individus un va et vient malsain entre l’ignorance, la passivité et le consentement. Que dire aussi de la vanité chronique intériorisée dès l’enfance. Soit une inclination narcissique globale détournant la focale de l’essentiel, c’est-à-dire le fait de ne plus voir ce qui est autre que nous-même. Il s’agit de ne plus voir l’altérité et même notre propre ontologie. Nous ne croyons plus au projet collectif mais seulement en l’égo et en un projet individuel socialement dicté. Ce focus égocentrique contraint par l’ère du temps nous mènerait-il à un suicide civilisationnel ? Nous préférons développer notre paraître plutôt que notre être. Nous préférons posséder qu’être. Nous sommes regardés donc nous sommes. Nous sommes validés sur les médias sociaux donc nous sommes. Nous avons donc nous sommes. Nous nous détournons malgré nous à long-terme de notre essence existentielle pour quelques hormones du bien-être à court-terme. Il semble bien difficile aujourd’hui de réussir à exister et de s’aimer soi-même sans autrui. Nous vivons dans une jungle sociale où les faux likes sont plus importants que les vrais mots. Les chiffres font la loi et ils nous déshumanisent jusqu’à oublier ce qui fonde la qualité de notre eccéité. Les morts, les salariés, les amours, les amis et les ressources naturelles ne sont que des chiffres. Quand est-ce que la qualité sera plus importante que la quantité ?

Du reste, il semble évident que nous dépasserons collectivement nos problèmes futurs et non individuellement. Néanmoins, on ne peut éviter d’évoquer l’ambivalence sans fin qui réside dans le fait que vivre sans autrui peut être la mort, mais vivre avec autrui, peut être aussi l’enfer. Nous sommes malmenés par des dilemmes existentiels de taille. La liberté ou la sécurité ? De même, comment ne pas osciller entre la souffrance liée au désir de posséder ou d’être et l’ennui lié à la consommation de ce désir. Nous semblons condamnés à chercher indéfiniment le point d’équilibre entre tous les extrêmes pouvant nous être délétères. Nous sommes malgré nous voués à être en relation avec nous-même, autrui, les choses matérielles et les concepts invisibles.

Pour finir, il semble inévitable de conclure par quelques questions : Que se passera-t-il si on ne peut pas limiter le réchauffement de la planète à 1.5° et plus ? Comment atteindre une symbiocène comme le propose Glenn Albrecht ? Est-ce que l’amour nous sauvera ? Est-ce que les arts pourraient contribuer à sauver le vivant ? Sommes-nous dans une « néo-préhistoire écologique » ? Allons-nous nous retribaliser ? Faut-il créer des communautés alternatives ? Est-ce que nous nous dirigeons vers un « néo-primitivisme frugal » ? Comment retrouver notre souveraineté ontologique ? Comment retrouver une réelle intimité ? Faut-il ar-

rêter de naître dans ce monde meurtri ?

Zéphyriël

